

## LA PHILOSOPHIE DU LANGAGE ENTRE LE CLAIR ET L'OBSCUR

Dans son bel article « La philosophie entre le clair et l'obscur »<sup>1</sup>, Henri Joly analysait la théorie kantienne de l'*Aufklärung* et ses liens avec la conception stoïcienne de la raison et de la liberté humaine, et montrait comment la critique hegelienne du kantisme et du stoïcisme revient à une « destitution radicale de la raison elle-même », qui consacre l'avènement de la conception romantique, « claire-obscur » d'une raison qui n'a désormais plus les moyens de se distinguer de la non raison. Henri Joly indiquait clairement ses préférences, quand il voyait chez Hegel la source de l'irrationalisme contemporain. Je voudrais ici envisager une version de cette opposition entre la conception *aufklärer* et la conception romantique de la raison sur un terrain différent — mais complémentaire — de celui analysé par Henri Joly<sup>2</sup>, celui des théories contemporaines du langage et de la signification, et indiquer comme lui, dans ce contexte, mes préférences pour des conceptions qu'on peut tenir comme héritières de celles des Lumières, contre des conceptions qu'on peut tenir comme héritières de celles du romantisme.

Je prendrai appui sur une caractérisation de l'opposition entre les théories du langage des Lumières et les théories du langage romantiques fournie récemment par Charles Taylor, et utilisée par lui en vue de critiquer les théories contemporaines dont il sera ici question<sup>3</sup>. Cette caractérisation est sans doute, du point de vue de l'historien de la philosophie, très schématique, mais elle suffira à notre propos. Taylor, s'appuyant fortement sur les analyses de Foucault dans *Les mots et les choses*, définit la conception du langage de l'âge classique et des Lumières par deux caractéristiques principales. La première est le représentationnalisme : le langage est destiné à nous fournir une représentation d'une réalité indépendante de notre esprit. Le langage est l'intermédiaire entre nos idées, qui représentent les choses, et les choses elles-mêmes. Ce représentationnalisme implique une théorie désignative de la signification : les mots signifient parce qu'ils désignent des choses, à travers la désignation des idées qui représentent celles-ci. La seconde est le naturalisme : le langage est un phénomène naturel, propre à la nature humaine, qui peut être étudié de manière objective : le contenu de nos pensées, et par conséquent les significations de nos mots peuvent être analysés objectivement en étudiant la genèse de nos idées dans notre esprit et dans leurs relations à notre environnement naturel. Taylor considère Condillac comme le représentant paradigmatique d'une telle conception empiriste et naturaliste du langage<sup>4</sup>.

Taylor oppose à cette conception représentationnaliste et naturaliste celle des théoriciens romantiques du langage, dont il tient Herder, Hamann et Humboldt comme les principaux représentants, et qu'il appelle la conception « expressiviste » ou plus brièvement la théorie « HHH »<sup>5</sup>. Il la définit par trois thèses principales portant sur les fonctions du langage. La première est que le langage nous sert à formuler les choses, à articuler notre conception ou notre vision de la réalité, c'est-à-dire à prendre une conscience explicite de ce que nous ne saisissons sans lui que de manière implicite. La seconde est que le langage nous sert à placer ce qu'il formule dans un espace public, ouvert à tous les interlocuteurs et agents de la communication, c'est-à-dire à mettre les choses devant tous, à découvrir. La troisième est que le langage est le médium par excellence des intérêts et des activités humaines, et en particulier de la dimension normative de ces activités. En ce sens le langage reflète intrinsèquement le monde *humain*, et aucun autre animal que l'homme ne dispose d'un tel moyen d'expression. Chacune de ces thèses revient, selon Taylor, à insister sur le rôle *expressif* du langage, par opposition à son rôle représentationnel favorisé par l'Age Classique et les Lumières. Ce que le langage exprime n'est pas ce qu'il dépeint ou représente ; c'est ce qu'il met en commun entre les humains, en rendant ouvert et public ce qu'il y a de commun aux hommes, et même en « constituant » notre réalité commune<sup>6</sup>.

Ayant ainsi caractérisé l'opposition entre les théories du langage d'inspiration *aufklärer* et les théories romantiques, Taylor la transpose dans le contexte contemporain. Les conceptions de la signification qui sont, selon lui, les héritières de celles des Lumières sont celles d'auteurs comme Quine et Davidson. Quine soutient en effet une théorie représentationnaliste et naturaliste de la signification. Le représentationnalisme de Quine tient à sa conception désignative de la signification : la partie la plus ferme de la signification, c'est la référence, ce que les mots désignent, et non pas la théorie du sens, ce que les mots expriment<sup>7</sup>. Le naturalisme de Quine tient à son behaviorisme, à la thèse selon laquelle une théorie objective de la signification ne peut être établie que si l'on tient la signification comme le produit de dispositions observables au comportement. C'est précisément parce que la signification linguistique ne peut pas être ainsi réduite qu'elle est, selon Quine, nécessairement indéterminée<sup>8</sup>. A ce naturalisme est encore associé l'objectivisme de Quine : si l'on peut déterminer ce que des locuteurs d'une communauté donnée signifient, ce ne peut être qu'en observant, de l'extérieur, leur comportement verbal. Aussi nettement représentationnaliste et naturaliste, selon Taylor, est la conception davidsonienne de la signification<sup>9</sup>. Pour Davidson, le meilleur moyen d'analyser la notion de signification est de poser la question : « A quelles conditions une *théorie* qui établirait les significations de toutes les phrases d'une langue naturelle est-elle possible ? ». Et sa ré-

ponse consiste à dire qu'une telle théorie doit prendre la forme d'une théorie de la *vérité*, obéissant à des contraintes similaires à celles que Tarski imposait pour une théorie sémantique de la vérité pour les langues formelles, en produisant, pour chaque phrase S du langage concerné, une phrase métalinguistique de la forme « S est vraie si et seulement si p », où 'p' est une traduction, dans le métalangage de la théorie, de S, qui donne les conditions de vérité de S dans ce métalangage. La thèse de Davidson semble donc être clairement que le meilleur moyen d'établir la signification d'une phrase, c'est de donner ses *conditions de vérité*. C'est, selon Taylor, une forme typique de représentationnalisme, puisque la signification d'une phrase est identifiée à la capacité qu'elle a de représenter un état de choses indépendant. Taylor est prêt ici à reconnaître que Davidson n'identifie pas, purement et simplement, signification et conditions de vérité, mais qu'il admet que le noyau d'une théorie de la signification sera constitué par une théorie des conditions de vérité. C'est ce que l'on appelle couramment une conception « vériconditionnelle » de la signification. Davidson cependant reconnaît qu'une théorie de la vérité pour un langage n'est pas à elle seule une théorie de la signification. Il requiert en outre que la théorie de la vérité puisse *interpréter* correctement le langage ou locuteur ou de la communauté de locuteurs étudiée. Et les conditions qu'il impose sur cette interprétation constituent ce qu'il appelle une théorie de l'« interprétation radicale »<sup>10</sup>. L'interprète ne pourra assigner des significations aux phrases de l'interprète que s'il leur assigne également des croyances et des désirs. Cette assignation se fera sur la base des propres croyances de l'interprète qu'il supposera largement similaires aux siennes propres, et dont il cherchera à « maximiser » l'accord avec celles de l'interprété, selon le principe de « charité ». Il repèrera ainsi chez l'interprété les actes de jugement ou de « tenir-pour-vrai » de certaines phrases, et sur la base de son propre assentiment aux phrases qu'il tient lui-même pour vraies, et des événements qui peuvent causer ces croyances, sera conduit de proche en proche à déterminer les croyances, et partant les significations, de l'interprété. Bien que cette procédure d'« interprétation radicale » diffère de celle que Quine décrit sous le nom de « traduction radicale », l'objectivisme de la conception de la signification qu'elle suppose ressort clairement : la signification est, selon cette conception, quelque chose qui doit être empiriquement vérifiable, et attribuable à la troisième personne, du point de vue d'un observateur extérieur.

Acceptons, pour le moment, cette analyse de la conception davidsonienne de la signification comme héritière directe des conceptions classiques du langage. C'est sur cette conception que je me concentrerai dans la suite de cet article, en laissant de côté celle de Quine. Il ne suffit pas, comme Taylor le voit bien, de lui opposer les théories romantiques, pour la considérer comme défectueuse. Car le tenant d'une telle conception « représentationnaliste » ou « vériconditionnel-

le » n'a pas besoin de nier l'existence de la dimension expressive du langage sur laquelle insistent les théories romantiques. Il peut très bien soutenir que cette dimension s'ajoute à la dimension représentationnelle qu'il tient comme fondamentale. Car Davidson ne nie pas que le langage serve, outre à représenter les choses, à exprimer des sentiments, à donner des ordres, ou à effectuer des actions, à travers ce que l'on appelle des actes de langage (qui pourrait le nier ?). Mais même ces usages, qu'on peut compter comme expressifs, du langage reposeront sur un noyau représentationnel qui devra être pris en charge par une théorie des conditions de vérité. Je peux ainsi affirmer que Khomeini est mort, ordonner que Khomeini meure, me réjouir ou regretter que Khomeini soit mort, et exprimer à chaque fois un acte de langage différent, mais le contenu propositionnel de ces actes demeurera identique : il portera sur la mort de Khomeini. En ce sens, l'élément représentationnel prime sur l'élément expressif. Pour que le tenant de la conception romantique puisse avoir un argument contre la conception vériconditionnelle, il lui faut montrer non seulement que cette dernière est incapable de rendre compte de la dimension expressive, mais encore que l'analyse même de la signification que le vériconditionnaliste propose est impossible tant qu'elle ne repose pas sur les faits même que la conception expressiviste met en avant.

C'est précisément ce que soutient Taylor. La procédure davidsonienne d'interprétation radicale de la signification est destinée à donner une théorie de ce que les locuteurs d'un langage donné *comprennent* quand ils comprennent leur langage, et en ce sens une théorie de la signification est bien une théorie de la compréhension du langage. Mais par définition, le langage dont l'interprète cherche à donner les significations (appelons-le le langage « cible ») n'est pas un langage qu'il comprend lui-même, et les conditions de vérité qu'il cherche à établir pour les phrases de ce langage-cible doivent être identifiées indépendamment de ce langage. C'est donc dans son propre langage que l'interprète va construire les conditions de vérité des phrases qu'il attribue aux locuteurs du langage-cible, pour ensuite les calibrer avec celles des phrases du langage-cible. Il s'ensuit que le langage dans lequel l'interprète formule sa théorie de la vérité pour un langage-cible doit être un langage qu'il comprend déjà, faute de quoi une théorie de la signification pour le langage-cible ne sera pas plus informative qu'un manuel de traduction qui nous dirait, par exemple, que « Ein Pferd ist ein Tier » signifie (en allemand) ce que « Un cavallo é un animale » signifie en italien : quelqu'un qui saurait que la première phrase signifie la même chose que la seconde ne saurait pas ce qu'elle signifie, s'il ne comprenait pas ce que signifie la phrase en allemand ou en italien. Mais la procédure d'interprétation radicale ne peut, selon Taylor, nous permettre d'évaluer les conditions de vérité des phrases du langage-cible que lorsqu'elles portent sur un domaine d'objets qu'on peut aisément

ment supposer comme commun à l'interprète et à l'interprété : celui des objets matériels tridimensionnels usuels qui nous entourent. Dès que le langage exprimera des émotions, des aspirations, des buts, ou des pratiques et relations sociales, la tâche de l'interprète, dans la procédure davidsonienne deviendra virtuellement impossible, car nous ne pouvons pas supposer *a priori* que l'interprète pourra comprendre, dans les propres termes de son langage, cette diversité de choses qu'un langage peut exprimer. Dans la mesure même où ces « faits » relèvent de la dimension expressive du langage, et où le fait de parler un langage, selon la thèse expressiviste, *constitue* ces « faits » eux-mêmes, la conception vériconditionnelle ne pourra isoler les conditions de vérité des phrases du langage-cible sans que ce langage lui-même soit *déjà* compris. Et comprendre le langage en question, ce n'est précisément pas connaître les conditions de vérité de ses phrases, ou en tout cas c'est connaître plus que ces conditions de vérité ; c'est être capable de s'appropriier aussi le monde et les pratiques que ce langage exprime, et ainsi être capable de vivre dans un espace public et commun aux locuteurs étrangers et au nôtre propre<sup>11</sup>.

C'est pourquoi, selon Taylor, une conception de la signification héritée de celle des Lumières, comme celle de Davidson, manquera systématiquement non seulement la dimension expressive du langage, mais la nature de la signification elle-même, dans la mesure où elle est constituée par cette dimension expressive. Herder et les romantiques, à la suite de Rousseau, voyaient l'illustration de cette expressivité dans la créativité du langage manifestée par la capacité des mots à signifier au delà de leur sens littéral, dans un sens métaphorique qu'ils tenaient comme premier par rapport à ce sens littéral<sup>12</sup>. Taylor voit dans la théorie vériconditionnelle de la signification une tentative, à ses yeux désespérée, pour sauver l'immunité du sens littéral, représentatif, des mots.

On ne sera sans doute pas surpris d'apprendre que le penseur contemporain qui incarne le mieux, aux yeux de Taylor, l'héritage de la théorie romantique HHH est Wittgenstein, Wittgenstein n'est-il pas l'un des critiques les plus radicaux de la conception descriptiviste du langage qu'il avait lui-même promue dans son *Tractatus* ? Par exemple, dans les *Investigations*, Wittgenstein ne cesse de s'attaquer à la théorie désignative de la référence des noms, pour nous rappeler leurs usages vocatifs ou appellatifs : quand j'appelle quelqu'un par son nom, je ne le désigne ni ni le nomme pour représenter une partie de réalité ; au contraire, j'exprime, par son nom, quelque chose qui ne se réduit pas à une description<sup>13</sup>. Quand Wittgenstein nous propose de ne pas rechercher la signification, entendue soit comme un état mental interne, soit comme un état de choses désigné par les signes, mais de prêter plutôt attention à leur « usage », ne met-il pas précisément l'accent sur la fonction essentiellement expressive du langage ? Quand il requiert, à titre de condition constitutive pour le concept de langage (en particulier dans

sa critique du « langage privé »), que les significations y soient *publiques*, et *manifestes*, ne met-il pas en avant la condition même d'« ouverture » à un espace public que les HHH mettaient eux-mêmes en avant ? Quand Wittgenstein insiste (notamment dans sa discussion de l'activité de « suivre une règle ») sur le fait que la signification, dans la mesure où elle est essentiellement quelque chose de *normatif* qui nous est imposé par notre appartenance à une communauté, n'est pas quelque chose qui serait *interprété*, en sorte que l'on aurait besoin d'une règle pour interpréter la règle, mais quelque chose qui est *perçu*, comme une physionomie<sup>14</sup>, ne développe-t-il pas une conception de la compréhension du langage très semblable à celle des HHH ? Enfin, Wittgenstein ne soutient-il pas que parler un langage, et le comprendre, c'est participer à une « forme de vie » et partager cette forme de vie avec d'autres, ne défend-il pas une conception très voisine de celle des HHH pour lesquels comprendre un langage, c'est participer à une forme de culture, peut-être exprimée dans ce que Cassirer appelait des « formes symboliques » ?<sup>15</sup>.

Je ne suis pas sûr que Taylor ait raison de considérer, comme il le dit, Wittgenstein comme un « membre honoraire » du club HHH, parce qu'à bien des égards, Wittgenstein est un *Aufklärer* typique<sup>16</sup>. Mais on doit concéder à Taylor que les similarités entre les conceptions wittgensteiniennes du langage et celles des romantiques sont frappantes, et que Wittgenstein est, parmi les philosophes contemporains l'un des critiques les plus acharnés des conceptions objectivistes, représentationnalistes et naturalistes de la signification.

Quoi qu'il en soit, si Taylor a raison, la version contemporaine des théories du langage des Lumières incarnée par un philosophe comme Davidson n'est pas mieux placée que ces dernières pour répondre aux critiques que leur adressaient les romantiques. Le reproche fondamental qu'adresse Taylor à cette conception est d'objectifier, sous la forme d'une théorie, conçue comme un ensemble de propositions vraies et empiriquement testables, ce qui par définition ne peut, selon lui, être objectivable, c'est-à-dire la signification. La signification est le produit de l'expression, par le langage d'une culture donnée, des normes de cette culture. Mais une norme ne peut correspondre à la vérité d'une proposition théorique correspondante ; elle correspond, plutôt, à une règle, qui n'est ni vraie ni fausse, mais qui est *acceptée* ou *refusée*, et pour laquelle aucune *théorie*, naturaliste ou objective, ne peut être donnée<sup>17</sup>. Il s'ensuit qu'il ne peut pas y avoir quelque chose comme une *théorie* de la signification. Je voudrais essayer de résister à cette conclusion, en indiquant que la conception davidsonienne, si elle revient bien à soutenir que quelque chose comme une théorie objective et systématique de la signification est souhaitable et possible, n'est en rien commise au naturalisme, au représentationnalisme, et à la forme d'objectivisme que Taylor dénonce en elle.

En premier lieu, il est faux de dire que la conception vériconditionnelle de la signification de Davidson revient à une forme de représentationnalisme comparable à celle des penseurs classiques des Lumières. Davidson insiste au contraire sur le fait qu'une théorie de la vérité tarskienne, conforme au schéma « S est vrai si p » n'entraîne pas qu'on soit commis à une théorie de la vérité comme correspondance, selon laquelle nos assertions représenteraient des faits du monde ou des états de choses<sup>18</sup>. Davidson est convaincu qu'il ne peut y avoir en ce sens de théorie de la vérité-correspondance adéquate, et il ne souscrit donc pas à la conception classique que Foucault, et à sa suite Rorty, ont caractérisée comme celle du langage comme « miroir » ou représentation complète de la nature<sup>19</sup>. Il refuse aussi explicitement la forme la plus classique du représentationnalisme, selon laquelle il y aurait, entre nous mêmes et une réalité indépendante, un intermédiaire qui serait constitué par nos idées ou nos énoncés qui auraient à charge de *représenter*, de manière plus ou moins fidèle, cette réalité. Au contraire, selon lui, la conception sémantique de la vérité de Tarski à laquelle il souscrit est précisément destinée à écarter l'idée que la vérité de nos assertions ou de nos croyances pourrait consister dans leur confrontation avec des faits<sup>20</sup>. Ceci n'entraîne pas, selon Davidson, la fausseté du réalisme, c'est-à-dire de la thèse selon laquelle nos énoncés sont vrais ou faux *en vertu* de la manière dont les choses sont, dans une réalité objective. Mais nous ne pouvons parvenir à une conception de cette réalité objective qu'à travers les conditions dans lesquelles nous *interprétons* autrui. C'est ici que le principe de charité joue un rôle essentiel. Selon Davidson, quand nous interprétons autrui, nous ne pouvons pas faire autrement que supposer que la majeure partie de ses croyances sont vraies, aussi vraies que les croyances que nous tenons pour vraies de notre propre chef. Ceci ne veut pas dire que l'erreur soit impossible, mais que, comme il le dit, nous devons pouvoir nous accorder sur un bon nombre de croyances vraies pour que certaines croyances puissent être considérées comme fausses. C'est une condition normative, *a priori*, ou même, si l'on veut, transcendante de l'interprétation et de la communication. Cet usage étendu du principe de charité est essentiel à la conception de Davidson : c'est ce principe qui rend la communication possible, et c'est parce que la communication est possible que la notion d'une réalité objective est possible. Ces deux idées sont étroitement liées au rejet de la théorie selon laquelle comprendre un langage, et par conséquent interpréter autrui ou les membres de notre communauté linguistique, c'est saisir un *schème conceptuel*, ou un « monde » exprimé par ce langage.

L'argument qu'il utilise à cet effet est énoncé dans son célèbre article « On the very idea of a conceptual scheme »<sup>21</sup>. Supposons que nous associions le fait d'avoir un langage avec le fait d'avoir un certain « schème conceptuel ». Nous associons alors l'identité de schème conceptuel avec la traductibilité d'un langage

dans un autre, et les différences de schèmes avec l'échec de cette traductibilité. Mais pouvons-nous donner un sens à l'idée d'un langage qui serait totalement intraductible dans un autre ? Pour que cette idée soit seulement cohérente, la notion même de schème conceptuel doit être cohérente puisque, selon l'hypothèse de l'intraductibilité, l'échec de la traduction serait due à une incommensurabilité des schèmes conceptuels. Mais la notion de schème conceptuel est elle-même incohérente. Ou bien la distinction entre un schème conceptuel et son contenu (ou la réalité qu'il articule) s'identifie à la distinction entre des phrases vraies en vertu de leur signification et des phrases vraies en vertu de leur relation à l'expérience, c'est-à-dire à la distinction entre phrases analytiques et phrases synthétiques, entre théorie et expérience. Ou bien la distinction schème/contenu est la distinction entre un système qui organise un donné ou une réalité qui lui est extérieure. On peut rejeter, comme Quine et de nombreux auteurs, la première. Davidson lui-même la rejette. Mais on la rejette souvent pour maintenir la seconde distinction, entre schème organisateur de l'expérience (langage) et contenu empirique des énoncés. Davidson montre que cette distinction elle-même est dénuée de fondement. L'idée d'organiser un objet global, comme le monde ou la nature, n'a pas de sens. On ne peut organiser qu'un objet qui est constitué d'autres objets. Supposer qu'il puisse y avoir des schèmes conceptuels incommensurables, c'est supposer qu'il puisse y avoir deux langages non intertraductibles bien que portant sur les mêmes objets (organisant le monde « différemment »). Mais s'ils portent sur les mêmes objets (s'ils ont la même ontologie), alors leurs différences ne peuvent être évaluées que par rapport à un système de coordonnées commun, et par conséquent l'idée d'une différence *radicale* entre ces schèmes devient inconcevable. Seule l'idée d'un échec local ou relatif de la traduction a un sens, et pas celle d'un échec total de la traduction. Supposons maintenant que nous disions qu'un schème conceptuel « s'accorde » avec l'expérience. Mais ceci ne peut pas vouloir dire autre chose qu'un schème est *vrai*. L'idée serait alors qu'un schème différent du nôtre pourrait être vrai, bien que non traductible. Mais on ne peut pas divorcer la notion de vérité de celle de traduction : la notion de vérité est représentée par le schéma tarskien «  $S$  est vrai si  $p$  », selon lequel  $S$  est vrai si  $p$ , qui est une *traduction* de  $S$  dans notre langage. Par conséquent, d'une manière ou d'une autre, l'idée de schème conceptuel est incohérente, et l'idée selon laquelle nous pourrions être en mesure de juger que d'autres auraient un schème conceptuel (langage) radicalement différent du nôtre est aussi incohérente. Si nous nous tournons à présent vers l'échec local de la traduction, ou vers l'idée de schèmes conceptuels distincts mais partiellement similaires, la méthodologie de l'interprétation, telle que la comprend Davidson, interdit tout véritable relativisme conceptuel. Car nous ne pouvons interpréter autrui dans ses croyances et ses attitudes, et traduire son langage, que



sous la contrainte du principe de charité : nous devons partager avec lui un ensemble de croyances vaste pour pouvoir lui imputer des croyances distinctes des nôtres. Nous pouvons, si nous le voulons, dire que ces différences tiennent à une différence de « schème » ; mais rien ne nous interdit non plus de dire qu'il s'agit d'une simple différence d'opinion, sans que nous soyons contraints de dire que les autres pensent différemment de nous. On comprend dès lors pourquoi, selon Davidson, il n'y a aucune situation de communication qui puisse nous amener à supposer non seulement que les autres pourraient « voir » la réalité totalement différemment de la manière dont nous la « voyons », mais encore nous empêcher de supposer que la réalité à propos de laquelle nous communiquons est une réalité objective qui nous est *commune*.

Si cet argument contre le relativisme linguistique est correct — et je crois qu'il l'est — alors il menace directement l'une des prémisses principales de la conception romantique du langage. Car il est notoire que cette conception repose sur la relativisme linguistique : pour les HHH, chaque langue exprime « son » monde, ou « sa » culture propre, qui est le schème associé à cette langue, et qu'elle constitue. Il est, comme on l'a vu, essentiel à l'argument expressiviste avancé par Taylor contre Davidson, que la compréhension d'un langage soit la compréhension de l'ensemble des règles, normes, sentiments, relations inter-individuelles, conventions sociales, etc. d'une société et d'une culture donnée<sup>22</sup>. L'argument, par conséquent, selon lequel l'établissement de la signification, donc des conditions de vérité, des phrases d'un langage d'après la procédure d'interprétation radicale, présuppose la compréhension de ce langage même et du schème qu'il exprime, doit donc être rejeté, parce qu'il repose sur la prémisse relativiste selon laquelle un langage « constitue » un tel monde autonome, dont nous ne pourrions connaître les significations sans connaître le monde exprimé. Taylor a raison, cependant, de soutenir que l'on ne peut donner une théorie de la signification pour un langage sans comprendre déjà quelque chose qu'il y a de commun entre l'interprète et l'interprété, i.e. sans que le langage soit, en quelque sorte « précompris ». Davidson, tout comme Gadamer, dont Taylor se réclame<sup>23</sup>, est tout à fait d'accord avec la maxime herméneutique selon laquelle toute compréhension repose sur la présupposition d'une « précompréhension » commune. La différence est que cette précompréhension tient, pour Davidson, aux contraintes normatives de charité, de cohérence, et de rationalité des croyances et des désirs, donc à quelque chose qui est nécessairement beaucoup plus pauvre, mais aussi beaucoup plus universel, que le partage d'une culture tout entière comme le voudrait la conception romantique. Tout comme les romantiques, Davidson soutient que parler un langage est une activité publique, qui ne prend son sens que dans une communauté. Mais la manière dont il conçoit cette publicité du sens est très différente de l'« ouverture » (au sens de l'*Erschlossenheit*

heideggerienne) dont se réclame Taylor. Elle se rapproche beaucoup plus de la publicité (au sens de l'*Offentlichkeit*) kantienne, qui signifie (comme le rappelait Henri Joly) que tout locuteur est membre d'une communauté idéale de communication, régie par des normes rationnelles transcendant les différences entre les individus et les groupes<sup>24</sup>.

Il reste à voir en quoi une conception objective de la signification est possible, selon Davidson. Le point important ici est qu'« objective » ne veut pas dire « naturaliste », au sens où l'entend Taylor. Davidson n'est pas un émule de Condillac, ni des théories du langage des Lumières qui entendaient déterminer la nature de la signification à partir du contenu objectif des idées que nous avons dans l'esprit et à partir des causes extérieures de ces idées. Il est parfaitement explicite sur ce point :

« Toute tentative pour comprendre la communication verbale doit la considérer dans son environnement naturel, en tant que partie d'une entreprise plus large ; il semble à première vue que cela ne peut pas être difficile, puisqu'il n'y a rien de plus dans le langage que des transactions publiques entre des locuteurs et des auditeurs, et les aptitudes nécessaires à de telles transactions. Et pourtant la tâche est irréalisable. Car le fait que les phénomènes linguistiques ne soient rien de plus que des faits comportementaux, biologiques ou physiques décrits dans le vocabulaire exotique de la signification, de la référence, de la vérité, de l'assertion, etc. — une simple dépendance (*supervenience*) de cette sorte d'un type de fait ou de description par rapport à un autre — ne garantit pas, ou même interdit la promesse d'une réduction conceptuelle »<sup>25</sup>.

Le point avancé ici par Davidson est qu'une réduction de la signification linguistique à d'autres notions définies comme des propriétés naturelles, biologiques ou physiques des organismes est impossible en raison du caractère étroitement interdépendant des concepts de signification, des concepts d'attitudes propositionnelles, et des normes de rationalité nécessaires à l'interprétation du comportement linguistique. Tous ces concepts forment une structure « holistique » telle qu'on ne peut isoler ou dissocier l'un des autres. Le parallèle est ici étroit entre la conception davidsonienne de la signification et sa conception du mental : le domaine du mental ne peut pas être réduit à des lois strictes du type de celles qui ont cours dans les sciences de la nature (psychologiques ou psychophysiques) parce qu'il est holistique et normatif : attribuer un état mental (signification) c'est attribuer d'autres états mentaux (significations), en vertu de règles normatives qui rendent le comportement (linguistique ou non) rationnel<sup>26</sup>. L'objectivité de la notion de signification selon Davidson tient essentiellement à ceci : les conditions de son interprétation sont normatives, elles relèvent de normes universelles de rationalité et de cohérence. Il s'ensuit que le reproche

d'objectivisme adressé par Taylor au nom des romantiques à cette conception est infondé, parce que Taylor entend par « objectivisme » l'idée qu'une théorie de la signification pourrait être conçue à l'instar d'une théorie de la nature, comme vérifiable et vraie. Mais Davidson ne souscrit nullement à cette forme d'objectivisme ; il n'est pas coupable d'un préjugé « galiléen » en théorie de la signification, parce que selon lui, les normes de rationalité qui guident l'interprétation sont soustraites à toute vérification ou test empirique ; ce ne sont précisément pas des *données* ou des *faits*. Reprocher, par conséquent, à Davidson de ne pas tenir compte du caractère normatif de concepts comme ceux de langage et de signification, c'est mécomprendre totalement sa position. Du même coup celle-ci apparaît, ici encore et sur ce point, comme beaucoup plus proche des théories romantiques que des théories des Lumières. Comme les romantiques, Davidson est d'accord pour dire que comprendre un langage, c'est souscrire à certaines normes, en vertu desquelles ce langage est *déjà* compris. Mais contre les romantiques, il soutient que ces normes sont universelles : elles ne sont pas relatives à une « culture » ou à un « jeu de langage » particulier.

Un tenant de la conception romantique du langage pourrait objecter encore, à ce point, que ceci ne montre pas qu'une telle conception normative de la signification fait justice aux faits que la théorie expressiviste du langage met en avant. Il pourrait dire que la compréhension dont parle Davidson reste ancrée sur les significations littérales des phrases, et sur les attitudes des locuteurs par rapport à leur vérité, alors même que ce sur quoi la théorie expressiviste insiste est le caractère essentiellement métaphorique du langage, et le fait que parler un langage c'est exprimer des sentiments, des passions et des attitudes qui vont au-delà de la simple reconnaissance de la vérité de certaines phrases. Mais comme on l'a vu, Davidson ne nie pas ce fait. Il ne nie pas que parler un langage est une activité sociale, insérée dans un jeu de conventions et de règles, ni que le langage fait autre chose que dire quelque chose de vrai ou de faux sur le monde. Ce qu'il nie est qu'on puisse *expliquer* le concept de langage, et la capacité à parler un langage, au moyen de notions comme celles de convention ou de règle. Nous ne pourrions pas attribuer à des locuteurs le fait de suivre certaines règles ou conventions, si nous n'étions pas en mesure d'interpréter ce qu'ils disent ou pensent, c'est-à-dire d'interpréter leur langage. L'attribution de conventions ou de règles est conditionnée par notre capacité à interpréter. Il en est de même de notre capacité à comprendre des énoncés métaphoriques : nous ne pourrions pas saisir le sens d'une métaphore, et la « richesse » d'expression qu'elle ouvre, si nous n'étions pas en mesure de saisir ce que veulent dire les mots dans leur sens littéral, non métaphorique, à partir duquel nous pouvons construire ce sens<sup>27</sup>. Il s'ensuit que les données du sens sur lesquelles insistent les romantiques ne sont pas autonomes par rapport aux données du sens qui relèvent de la compréhens-

sion et de la communication d'assertions que nous tenons comme littéralement vraies. Elles reposent sur la saisie préalable de ces données.

Si l'on admet cela, rien ne nous interdit plus de considérer qu'il peut y avoir une interprétation objective du comportement humain et du comportement linguistique fondée sur une méthode hypothético-déductive comparable à celle qui a cours dans les sciences de la nature, mais néanmoins distincte en vertu du caractère spécifique de ses hypothèses : armés d'hypothèses générales sur la rationalité des agents, nous cherchons à déduire les conséquences observables qu'auront ces hypothèses, et à les confirmer ou à les réfuter en présence du comportement observé<sup>28</sup>. Chez Davidson, ces hypothèses, et la procédure de test, sont celles qui ont cours dans la théorie de l'interprétation radicale. Je n'ai pas cherché ici à les détailler. Le principal est de comprendre la forme générale que revêtent ce type d'explications. En vertu du caractère *a priori* des normes de rationalité, elles diffèrent de celles qui ont cours dans les sciences de la nature. En vertu du recours qu'elles font au comportement observable (le « tenir-pour vrai » ou l'assentiment à des phrases), elles nous permettent une saisie objective de la signification.

Il est vrai que cette saisie objective sera toujours limitée, selon Davidson, par le caractère indéterminé de la signification, en vertu de la thèse quinienne de l'indétermination de la traduction : quand nous interprétons le langage d'un locuteur ou d'une communauté, il y aura toujours différentes théories de la vérité possibles pour ce langage, extensionnellement adéquates mais non équivalentes<sup>29</sup>. Mais le fait que la signification soit indéterminée ne signifie pas qu'il n'y en ait pas de détermination objective possible. Par exemple, l'un des mérites d'une théorie tarskienne de la vérité, selon Davidson, est qu'elle nous permet de déceler, dans un langage donné, sa structure, c'est-à-dire la manière dont la signification des phrases et des expressions complexes est fonction de celles des expressions composantes, et comment, sur la base d'un ensemble fini d'éléments, nous sommes capables de comprendre des significations nouvelles, complexes et potentiellement infinies. On sait que cette « créativité » du langage est précisément l'un des traits sur lesquels insiste l'un des trois H, Humbolt. Il n'est pas sûr que Humbolt désignait par là une forme de créativité *gouvernée par des règles*, selon une structure récursive, comme Davidson le fait à la suite de Chomsky<sup>30</sup>. Mais si l'on admet cette interprétation de sa pensée, cette récursivité apparaît comme une analyse plausible d'une exigence formulée en termes vagues par le penseur romantique.

Tout ceci ne montre pas qu'une théorie de la signification objective est possible, puisque personne, y compris Davidson, n'a encore réussi à établir en termes précis la sémantique d'une langue donnée d'après les principes de sémantique générale prescrits. Comme Davidson et les auteurs de la tradition anglo-saxonne

contemporaine dont il fait partie, je me suis contenté de m'en tenir aux conditions et aux principes gouvernant la *forme* générale d'une théorie de la signification. Mais c'est bien cette forme générale qui est visée par des critiques comme celles de Taylor, et j'ai soutenu que ces critiques n'étaient pas opérantes.

Revenons brièvement, pour finir, aux doutes wittgensteiniens au sujet d'une théorie systématique de la signification dont on a vu qu'ils pouvaient faire écho à ceux des romantiques. Je crois en fait que ces doutes sont beaucoup plus radicaux que ceux que Taylor formule à partir des théories HHH, et qu'ils procèdent de motivations différentes. Bien que sa pensée ait souvent été invoquée en défense d'une certaine forme de relativisme linguistique, je doute que Wittgenstein aurait accepté un relativisme du type de celui des romantiques<sup>31</sup>. Il y a bien d'autres manières de tirer des remarques de Wittgenstein des arguments en vue de critiquer les entreprises contemporaines en théorie de la signification, et je n'examinerai pas ici ces arguments<sup>32</sup>. Mais l'une des sources principales de l'opposition de Wittgenstein à l'idée d'une théorie de la signification de l'espèce de celle que des auteurs comme Davidson cherchent à formuler est qu'elle nous conduit à considérer la signification et la compréhension comme des processus dont une théorie pourrait révéler l'*essence* ou la nature sous-jacente. Au contraire, selon lui, des mots comme « comprendre », « langage », ou « signification » relèvent de toute une variété d'usages quotidiens et banals, que le philosophe a tendance à hypostasier pour supposer qu'il y a quelque chose d'unique que ces mots pourraient désigner, et dont on pourrait faire la théorie. Comme le dit Jacques Bouveresse, l'illusion du « théoricien » de la signification est ainsi typiquement celle du philosophe, « pour lequel la philosophie doit faire pour ce que Wittgenstein appelle des « super-concepts » (*über-Begriffe*) comme ceux de « langage », « proposition », « vérité » ou « signification » quelque chose de comparable à ce que la science fait pour des concepts plus ordinaires et moins philosophiques »<sup>33</sup>. Il se peut tout à fait que ce diagnostic soit justifié, et que l'illusion des théoriciens de la signification soit celle que dénonce Wittgenstein. Il est même très vraisemblable que malgré les différences que j'ai essayé de relever entre la conception davidsonienne de l'entreprise d'une théorie de la signification et la conception strictement objectiviste et naturaliste qui est celle de nombreux auteurs contemporains (comme Chomsky et Fodor, par exemple), Wittgenstein porterait le même diagnostic sur cette conception. Mais si la position de Wittgenstein revient, en la matière, comme le dit Bouveresse, à dire que « nous n'avons nul besoin d'essayer de décrire l'activité linguistique d'un point de vue autre que celui de l'agent, c'est-à-dire, si possible, complètement indépendant de notre participation à cette activité ou à d'autres activités humaines du même genre », alors cette position revient bien à imposer une fin de non recevoir à toute *analyse* du concept de signification. Malgré le souci Wittgenstein de par-

venir dans ce domaine, comme dans d'autres, à une clarification de nos jeux de langage (*ein Übersichtliche Darstellung*), soutenir qu'il n'y a rien de plus à dire sur la signification me paraît confiner à l'obscurantisme, et justifier partiellement ce qu'Henri Joly disait au sujet de Hegel et de l'avènement de la conception romantique de la raison : « Quelque chose de gris, d'obscur peut-être, et de sombre a commencé de se peindre, sur quelque chose qui était clair mais qui devait cesser dès lors d'apparaître comme il était ».

## NOTES

1. *Recherches sur la philosophie et le langage*, 3, 1983, 79-105. Cette conférence fut la première que j'entendis d'Henri Joly à Grenoble. Au moment de lui rendre hommage, il est normal que je revienne à cette « origine ».
2. Henri Joly a lui-même analysé certaines conceptions du langage de l'âge classique et des Lumières, en particulier à propos de Condillac (cf. sa contribution au colloque *Condillac et les problèmes du langage*, éd. J. Sgard, Slatkine, Genève, 1981) sur lequel on consultera également U. Ricken, *Recherches sur la philosophie et le langage*, 4.
3. « Theories of meaning », *Proceedings of the British Academy*, LXVI, 1980, 283-327, repris dans ses *Collected Papers*, Cambridge University Press, 1985.
4. Cf. Charles Taylor, *Hegel*, Cambridge University Press, 1975, 565-567. On sait que Condillac est la cible principale de Herder dans son *Abhandlung über den Ursprung der Sprache*, tr. fr., P. Pénisson, *Traité sur l'origine de la langue*, Paris, Aubier, 1977.
5. Taylor, 1980, p. 291, Herder, *op. cit.*, Hamann, *Sämtliche Werke*, ed. J. Nadler, Vienne, 1949-53 (l'édition de Herder de Pénisson contient la recension par Hamann du *Traité* de Herder ainsi que le « supplément » du « mage du Nord » sur l'origine de la langue, W. von Humbolt, *über die Verschiedenheit des Menschlichen Sprachbaues*, 1836, Dümmlers Verlag, Bonn, 1960, *Introduction à l'œuvre sur le kâvi*, tr., P. Caussat, Paris, Seuil.
6. Taylor, 1980, pp. 295-298, p. 305, Taylor voit dans l'*Erschlossenheit* heideggerienne (ou la « *Lichtung* ») une traduction appropriée de l'idée romantique selon laquelle le langage révèle ou « ouvre » ce qui est proprement humain.
7. Cf. Quine, « The problem of meaning in linguistics », in *From a logical point of view*, Harvard, 1952.
8. C'est la célèbre thèse de l'indétermination de la traduction, exposée au chapitre II de *Word and object*, MIT, 1960.
9. Voir les essais de D. Davidson réunis dans ses *Inquiries into truth and interpretation*, Oxford University Press, 1984.
10. « Radical interpretation », in Davidson, *op. cit.*
11. Taylor, 1980, p. 311. Taylor suggère, par exemple, que nous n'aurions aucun moyen de comprendre un terme grec comme « *isos* » si nous ne pouvions entrer dans la culture grecque elle-même.
12. Taylor, 1980, pp. 320-325 ; cf. Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, ch. III : « Le langage figuré fut le premier à naître ».

13. *Philosophische Untersuchungen*, Oxford, 1953, I, 27.
14. P.U., paragr. 568 : « la signification comme physiognomie ».
15. Taylor, 1980, p. 304, fait référence à Cassirer, G.H. Von Wright, *Wittgenstein*, Blackwell, Oxford, 1982, a rapproché la notion wittgensteinienne de « *Sprachspiele* » de celle de « *Ursymbol* » chez Spengler (p. 213). Parmi les interprètes anglo-saxons, P. Winch est celui qui a le plus insisté sur la forme de relativisme culturel et linguistique que la position de Wittgenstein impliquait à ses yeux.
16. Cf. J. Bouveresse, *Wittgenstein, la rime et la raison*, Minuit, 1973, et son article « Wittgenstein critique de Frazer », *Recherches sur la philosophie et le langage*, 4, 1984. Wittgenstein critique l'attitude typiquement *aufklärer* de Frazer face aux mythes et aux religions primitives, mais au nom d'une conception *bien comprise* de l'*Aufklärung*.
17. Taylor, 1980, pp. 326-327. Ce thème est évidemment wittgensteinien, cf. Bouveresse, *La force de la règle*, Paris, Minuit, 1987.
18. Cf. Davidson, « True to the facts », in Davidson, 1984, dont j'ai exposé les arguments dans *La norme du vrai*, Paris, Gallimard, 1989, pp. 18-20 et 136-137.
19. Foucault, *Les mots et les choses*, Gallimard, 1967 ; R. Rorty, *Philosophy and the mirror of nature*, Blackwell, 1980.
20. Cf. « True to the facts », *op. cit.*, et « A coherence theory of truth and knowledge », in *Kant oder Hegel ?*, ed. D. Heinrich, Kleit-Cotta, 1983, 423-438.
21. 1969, repr. in Davidson, 1984.
22. Taylor, 1980, p. 306, 310, endosse explicitement ce relativisme au nom des romantiques, cf. par ex., L. Brown, *Humbolt conception of linguistic relativity*, qui rapproche Herder et Humbolt de Whorf et de Sapir, dont la fameuse thèse de la « relativité linguistique » est l'une des cibles de Davidson.
23. Taylor, 1980, p. 316, H.G., Gadamer, *Wahrheit und methode*, tr. fr. *Vérité et méthode*, Seuil, 1975.
24. « Towards a unified theory of meaning and action », *Grazer philosophische studien*, 1980.
25. C'est ce que Davidson appelle « l'anomalie du mental », cf. « Mental events », in Davidson, *Essays on actions and events*, Oxford, 1980 ; j'ai analysé cette thèse dans « l'anomalie du mental », *Critique*, 1986.
26. Voir l'essai de Davidson, « What metaphors mean », in Davidson, 1984, et mes analyses dans « Le sens littéral des métaphores », *Recherches sur la philosophie et le langage*, 9, 1988.
27. Cf., pour une conception de ce type, D. Follesdal, « Hermeneutics and the hypothetico-deductive method », *Dialectica*, 33, 3-4, 319-334, 1979.
28. Davidson rend ce point explicite dans « Reality without reference », in Davidson, 1984.
29. Cf. Chomsky, *Cartesian linguistics*, Harper & Row, 1966, tr. fr. Seuil, 1969 « annexion » très discutée et discutable des thèses humboldtiennes à la linguistique transformationnelle.
30. Jonathan Lear dans « Leaving the world alone », *Journal of philosophy*, 1980, a explicitement désengagé Wittgenstein de cette forme de relativisme. Cf. les analyses de Bouveresse sur le relativisme contemporain dans *Rationalité et cynisme*, Minuit, 1984.
31. Cf. en particulier Kripke, *Wittgenstein on rules and private language*, Oxford, Blackwell,

- 1981 ; P. Hacker & G. Baker, *Langage, sense and non sense*, Blackwell, Oxford, 1984. J'ai soutenu, pour ma part, dans « Comprendre un langage et suivre une règle », *Philosophie*, 8, 1985, que ces arguments ne menaçaient pas la conception davidsonienne. Je n'ai pas examiné dans cet article une autre forme d'argument contre la conception davidsonienne, dû à Dummett (« What is a theory of meaning ? », in S. Guttenplan, *Mind and language*, Blackwell, Oxford, 1975). Dummett, comme le remarque Taylor, 1980, p. 314, reproche à une théorie davidsonienne de la signification d'être seulement « modeste », c'est-à-dire de ne pas donner les contenus des concepts que les locuteurs associent à leurs expressions. Les critiques « romantiques » de Taylor peuvent être conçues comme une reprise de cette objection, qui conduit à vouloir une théorie de la signification « ambitieuse » ou « full-blooded ». Mais Dummett lui-même soutient que cette théorie sera scientifique, et une théorie systématique de la signification. J. Mc Dowell, dans « In defense of modesty » (in B. Taylor, *Michael Dummett, contributions to philosophy*, La Haye, Nijhoff, 1987) a soutenu au contraire, contre Dummett, qu'une théorie de la signification ne pouvait qu'être *modeste* ; mais il aboutit aussi à une conception très proche de celle de Wittgenstein, selon laquelle on ne peut, en toute rigueur, pas faire de *théorie* de la signification. Ce volet très important de la critique et de l'interprétation des thèses davidsoniennes a été négligée dans cet article, mais j'espère y revenir ailleurs.
32. Bouveresse, « Herméneutique et linguistique », in Bouveresse, J. & Parret, H., *Meaning and understanding*, Berlin, de Gruyter, 1981, p. 153. Bouveresse attaque ici explicitement Dummett ; sa position paraît très proche de celle de Mc Dowell évoquée ci-dessus.